VIE DE SAINT MAUDEZ

ERMITE EN BRETAGNE

Jozeb Ar C'halvez hag Atanaz F-Guillemot

Dans **« La Bretagne Orthodoxe »** n° 6, reproduit par Stéphane Garnot pour le « Feuillet Sainte Anne » avec l'accord du métropolite Philarète en date du 1er septembre 2011.

Au Septième siècle de notre ère, ce fut dans un palais et au sein d'une famille royale que notre saint ouvrit les yeux à la lumière de ce monde. Il naquit en effet, au sein de cette verte Irlande illuminée par saint Patric, de l'un de ses rois nommé Erelus et de son épouse Gentuse. Étant le dernier d'une fratrie de dix, Maudez fut consacré à Dieu dès sa naissance, comme par une sorte de dîme. Pourtant le Seigneur ne permit point qu'une consécration aussi formelle s'accomplît sans que le libre arbitre de notre saint ne se manifestât d'une façon éclatante.

Entre temps, dès l'âge de neuf ans, il était entré à l'école monastique de Llancarvan, au sud du Pays de Galles.

Témoin de l'ascèse de ses maîtres, véritables torches de l'Esprit Saint qui vivaient comme des anges terrestres, il résolut lui-même de consacrer toute sa vie au Christ.

Comme il avait décidé de se donner entièrement au service divin, il fut éprouvé par des événements familiaux qui allaient le pousser « sous les feux de l'actualité » comme nous dirions aujourd'hui. Les dits « feux de l'actualité » manifestèrent le choix qu'il avait fait de la « meilleure part » dont Dieu ne permit pas « qu'elle lui fût enlevé ».

Maudez fut cruellement éprouvé dans son amour filial. Sa famille : père, mère, frères furent décimés par la peste, et il se trouva donc seul héritier des dignités paternelles. Bien évidemment, les grands de son royaume attendaient qu'il vînt faire l'apprentissage de son métier de roi, mais aussi qu'il prît une épouse pour assurer la pérennité de sa lignée.

Maudez suppliait ardemment le Seigneur de ne point permettre qu'il revînt dans ce monde qu'il avait quitté avec toutes les illusions qu'il comporte. Il en avait fait le sacrifice. Il avait déjà choisi le Seigneur pour Lui seul. Le harcèlement des grands se doublait de l'insistance d'une jeune fille noble qui voulait l'épouser.

Rempli de la hardiesse des saints, il demanda à Dieu de lui envoyer quelque infirmité qui pût détourner les importuns qui voulaient, à toute force, le pousser vers un trône terrestre.

Et le Seigneur l'écouta, et notre Dieu très bon l'exauça d'une façon déroutant la logique humaine. C'est ainsi qu'un matin, notre saint se réveilla couvert d'une espèce de lèpre répandant une odeur pestilentielle.

Sa fiancée, trop sensible aux seuls charmes de ce monde, ne put que pousser une exclamation d'horreur et s'enfuir. Les grands de ce monde, raisonnant selon le monde, s'accordèrent pour penser que tant d'infirmités ne pouvaient s'allier avec la dignité royale.

Tous s'entendirent pour rendre sa liberté à Maudez -à sa grande satisfaction. Il redevenait libre. Et il ne tarda pas à reprendre l'apprentissage de la vie angélique qu'il devait mener jusqu'au sommet de l'érémitisme, état par lequel il illumina l'Église de Bretagne de ses vertus. Dieu récompensa doublement l'audace de ce saint car, une fois libre, il ne présenta plus le moindre signe de peste, pas plus qu'il ne répandit l'odeur pestilentielle.

Ouvrons ici une petite parenthèse dans la vie de saint Maudez à propos d'un problème qui doit être bien posé et compris par tous. Très souvent, dans l'histoire de la vie des saints, surgissent des faits qui semblent relever du « merveilleux légendaire », empreints qu'ils sont d'une étonnante naïveté, faisant litière des garanties d'exigence postulées par la science historique.

S'il convient de ne pas recevoir systématiquement des faits qui appartiennent aux falsifications franques, on ne saurait nier les autres systématiquement au nom de « critères de crédibilité » découlant du rationalisme ambiant. Chrétiens Orthodoxes, nous n'avons point besoin d'être des saints pour que, des signes du Seigneur, voire des miracles fassent irruption dans notre vie. Et cela, sans les réclamer, et sans prêter la moindre oreille à quelque superstition que ce soit. Bien au contraire, combien reçoivent des signes et s'endurcissent !

La patrie essentielle d'un chrétien se situe en-avant de l'histoire pour ainsi dire, dans un éternel présent qui transcende les dynamiques provisoires du passé et de l'avenir -dimensions du temps du péché. Les événements relatés, lorsqu'ils sont authentiques, expriment la vérité pure, au-delà de l'analyse psycho-épidermique des faits qui se contenterait du « goût du merveilleux » que l'on rencontre dans bien des sectes. Les vies des saints, leurs faits miraculeux, ne sont pas des fables, mais des récits haussés au niveau de l'Icône. Il ne s'agit pas d'histoire fausse, mais de méta-histoire.

Certains faits sont d'une vérité absolue, mais le chrétien orthodoxe, qui n'ignora pas cela, sait aussi que les symboles verbaux qui les expriment sont de pures images, au même

titre que l'or de l'iconographe n'est qu'une faible quoique fidèle évocation de la gloire incréée que les saints voient comme lumière. L'occident, dans sa chute, a perdu la conscience et la connaissance de ce symbolisme : les vies des saints sont devenues des grimoires farcis de contes « de vieilles femmes », au lieu d'être des encyclopédies vivantes et des modèles de la synergie, de la collaboration de l'homme avec Dieu.

On pourrait en donner plusieurs exemples. Il est souvent question, dans les anciennes vies des saints occidentaux, de la colombe qui venait reposer sur eux. S'agit-il d'une colombe sensible ? Hélas, à partir du moment où l'on interprète tous les symboles de l'Évangile au pied de la lettre, on fait de cette colombe un simple volatile, chose qui prépare, à l'avance, le rire sonore du rationaliste.

En réalité, on comprend la nature de cette colombe quand on voit les auteurs du Moyen Age déclarer qu'à Jérusalem, au jour de la Pâque, une colombe vient se poser sur la fameuse colonne qui a reçu, jusqu'en ce siècle, le feu divin le soir de Pâque. Dès lors, il est clair que la colombe est le signe ou l'icône verbale de la grâce incréée du Saint Esprit, et nullement l'hôtesse de nos pigeonniers de village.

De même, quand nous chantons aux offices liturgique que l'Hadès, en rencontrant le Christ, « se brise les mâchoires » sur la Divinité cachée dans la chair, il s'agit clairement de symbole. Ou encore, lorsque saint Macaire, au désert, discute avec un crâne, il ne faut pas voir cela comme une imagerie de mauvais aloi nous le ferait voir. Ce dialogue, qui passe la barrière de la mort, est tout spirituel, tout noétique, c'est-à-dire qu'il a lieu dans le cadre de la prière du saint et par la permission de Dieu qui le transfigure. Ainsi, dans la vie des saints, tout est réel et en même temps, tout est spirituel.

Les occidentaux n'ont plus le choix qu'entre deux attitudes : accepter un surnaturel que rien ne distingue de la pure magie, et qui est la source, en fait, de toutes les illusions ; refuser en bloc toute sortie des lois de la nature ordinaire, les miracles des saints, les guérisons qu'ils opéraient... L'athéisme ou la crédulité... Les orthodoxes confessent les miracles et ils ont « des yeux pour voir », sous les icônes verbales, les réalités qui demeurent.

La prière voit plus loin que le microscope. L'hagiographie est plus qu'une science. C'est une sorte de prière narrante, la prière de celui qui transmet la vie en Christ des saints. Il fait sur l'histoire de leur vie, le complément du travail de l'iconographe : l'hagiographie aussi doit être le pendant de l'Icône. C'est à cette règle que se conforme l'hagiographie orthodoxe, qui ne saurait donc être pure œuvre d'érudition.

Maudez retourna donc inconquis et libre dans son saint monastère. Il ne s'était pas attardé dans son royaume un seul jour, tant il avait hâte de s'en retourner à Llancarvan. Il grandit en âge et progressa dans la vertu. L'higoumène (abbé), à l'obéissance duquel il était

soumis et auquel il confessait ses pensées fut le témoin attentif de ses progrès constants dans la vie angélique. Il ne cessait de courir vaillamment dans le stade de l'ascèse monastique. Il lui fut accordé de recevoir les ordres sacrés. Il devint diacre puis reçut l'ordination sacerdotale.

Plus tard, il lui fut donné d'aller prêcher à la cour royale de son pays et dans les états de son défunt père. On s'imagine la surprise de ses compatriotes qui le retrouvèrent en pleine santé, plein de vertu et de zèle. Sa prédication fut bénie et fructueuse. La sainteté germa sous les pas de ce géant de l'humilité qui avait refusé la couronne royale pour combattre dans les milices du renoncement à sa volonté propre.

Il reçut aussi, comme diaconie missionnaire, de travailler à l'évangélisation de la Cornouaille insulaire. Là aussi, il répandit « la bonne odeur du Christ », et son souvenir ne s'y est pas éteint.

Comme beaucoup de ses compatriotes, il traversa la « Mer de Bretagne », et débarqua en notre pays qui s'honore de sa présence. Ce fut près de Dol qu'il posa ses pieds bénits sur la terre armoricaine. Il se fit un devoir de connaître les saints monastères de l'Armorique, demandant la bénédiction et les prières de tous les pédagogues déifiés de notre nation celtique.

Désirant se fixer à Tréguier, il sollicita et obtint pour cela la bénédiction épiscopale de saint Tudwal (Tugdual) premier évêque de la maison épiscopale du lieu et l'un des sept saints fondateurs de la Bretagne. Saint Tudwal n'hésita point à utiliser les talents dont le moine-prêtre Maudez avait été fait le dépositaire. Il acquiesça et encouragea celui-ci lorsqu'il se proposa pour aller prêcher dans les villages les plus écartés du Trégor. Au cours de ses tournées apostoliques qui portaient les mêmes fruits que son apostolat en Cornouaille, le Hiéromoine Maudez revenait refaire ses forces à Tréguier où il était accueilli dans le monastère de saint Tudwal.

Ce temps passa et un autre vint où le Seigneur lui fit connaître sa volonté. Il comprit qu'il devait se consacrer plus entièrement à la vie monastique en elle-même, car elle représente la vie ecclésiale par excellence, le « poumon de l'Église ». Il se consacra donc à nouveau tout entier à la prière, qui est « l'œuvre primordiale du moine », alors que la bienfaisance et la prédication constituent pour lui une œuvre occasionnelle. Il fut l'un des témoins en Bretagne de ce que le monachisme et la « prière du cœur » existent depuis les temps les plus reculés comme en témoigne l'Ancien Testament. Ces deux ascèses sources de vie ont été exercées et pratiquées par les Justes, les Prophètes, le Précurseur, les Apôtres, les Saints Pères. Le monachisme constitue la règle de vie qui inspire toute l'Église. Les chrétientés orthodoxes de Celtie en étaient tellement conscientes que leur clergé appartenait quasiment tout entier à l'ordre monastique.

Après sa prédication, où se manifestait sa grande et exquise charité, après avoir accompli sa mission, notre prêtre-moine Maudez se retirait dans le lieu de sa pénitence, nom que les moines donnent à leur monastère. Il montrait ainsi que la bienfaisance par excellence offerte par le chrétien à l'humanité est son propre salut. Résumant cette expérience, saint Isaac le Syrien disait : « Acquiers seulement la paix intérieure, et des milliers, autour de toi, trouveront le salut ». Tous ne sont point appelés au monachisme, mais la véritable Église ne peut exister sans moines, pas plus qu'un corps ne saurait vivre sans poumons. Sinon l'Évangile deviendrait irréalisable et dans ce cas, comment pourrait-il nous concerner ?

Avec la bénédiction de saint Ruélin, qui venait de succéder à saint Tudwal sur la chaire épiscopale, il fixa le lieu de sa pénitence dans un lieu très isolé au bout de la presqu'île de Pleubian. L'endroit de son premier ermitage porte son nom : Lanmodez, c'est-à-dire « monastère de Maudez », qui existe toujours dans le Trégor -département des Côtes d'Armor, arrondissement de Lannion, commune de Lézardrieux... Il y mena une vie ascétique tel un ange terrestre, le nom de Jésus sur les lèvres, oubliant presque qu'il possédait un corps.

A l'image de tous les saints, sa vertu, son exemple, ses prières qui obtenaient de Dieu grâces et miracles, finirent par attirer les foules. Bien trop de monde à son gré. Les saints ne sont point des saltimbanques, ni des gourous habiles à tromper et à manipuler les foules. Ils fuient la popularité, et condamnent toutes les pratiques des « Simon le Magicien » qui n'arrêtèrent jamais de berner le pauvre peuple. Il demanda à nouveau la bénédiction de l'épiscope saint Ruélin pour gagner une retraite plus sûre, où il vivrait caché.

Deux moines ses disciples avaient décidé de rester avec lui et reçurent sa bénédiction pour l'accompagner. Ils tenaient à conserver les saints avis de leur père spirituel, et ne voulaient point le quitter. L'histoire a retenu leurs noms. Il s'agit des moines Bothmaël et Tudy. Profitant de la marée basse, ils gagnèrent une île située à quelques kilomètres de la côte, séparée de l'archipel de Bréhat par l'embouchure du Trieux. Cette île depuis porte son nom : l'île saint Maudez.

Elle était alors déserte. Les pêcheurs eux-mêmes ne voulaient point s'y hasarder, car elle était infestée de serpents. Par sa sainte présence et sa prière il la rendit habitable, la débarrassant de tous ses reptiles. Et il mena son ascèse dans la paix divine avec ses deux compagnons. La vie poursuivit son cours : de celle des saints on retient plus facilement les événements saillants que cette longue persévérance dans la vertu qui ne fait point de bruit, et par laquelle ils deviennent des torches brûlantes de l'Esprit. C'est cet état qui est béni du Seigneur, et c'est pour cela qu'il écoute leur prière. Les saints thaumaturges ne sont point des « sorciers », mais de ces hommes déifiés dont la prière est puissante auprès du Seigneur. Et notre Dieu très bon manifesta encore son saint : celui des *tiern* (nobles) de cette contrée qui avait fait don de l'île à Maudez eut la douleur de voir l'un de ses fils

perdre la vie en jouant. Maudez, le cœur serré devant cette douleur paternelle supplia le Seigneur riche en pitié de mettre fin au chagrin de cette famille éprouvée. Sa prière fut entendue, Dieu rendit la vie à ce jeune homme, à la joie de ses parents qui se voyaient récompensés au centuple du don de l'île qu'ils avaient fait au saint.

Sur cette Île, lui et ses compagnons édifièrent un oratoire, où la louange et la prière pure montèrent sans fin vers le Ciel. Il établit sa demeure dans une cellule à l'instar des pères anciens. Elle perdure encore et s'offre à notre vénération. Elle est bien irlandaise d'aspect, en forme de petite tour, et se termine par un cône arrondi. Pour toute ouverture, elle ne possède qu'une porte regardant vers l'Orient. Elle a un diamètre de trois mètres cinquante et une hauteur de six mètres trente. Comme elle ressemble un peu à un four, elle a été appelée « Forn Modez ». On peut y voir encore son lit d'ascèse. Il s'agit d'une grande pierre plate, appelée encore aujourd'hui « Gwele Sant Maudez » ce qui signifie en breton : « lit de saint Maudez ». On songe au psalmiste qui dit : « Chaque nuit, ma couche est baignée de mes pleurs, mon lit est arrosé de mes larmes », et à saint Germain qui, pour confondre les détracteurs de saint Geneviève, les conduisit, guidé par l'Esprit, au lieu où la sainte avait sa couche à même la terre, qu'ils virent encore humide de larmes.

L'île de saint Maudez est accessible à marée basse à partir d'un débarcadère, situé près du centre d'algologie de Lanmodez.

C'est sur cette île qu'il acheva sa course, ayant mené vaillamment les combats ascétiques, affronté toutes les épreuves de la vie monastique. Il lui restait donc à être couronné. « Mourir lui fut donc un gain », à l'instar de l'Apôtre Paul. C'est donc de cette île que son âme, rompant les liens de la chair, s'envola vers son Seigneur. Ayant cru en Lui, L'ayant aimé et servi, il ne « vit point la mort », ni l'horrible face des démons qui n'avaient rien à retenir en lui. Échappant à leurs filets, il repose dans le sein du Seigneur, nous laissant sa puissante intercession, et le souvenir de ses vertus.

Saint Maudez, prie Dieu pour nous.

Le saint fut inhumé par ses deux disciples Bothmaël et Tudy, près de son oratoire. Des traces d'enceinte circulaire autour de sa cellule laissent à penser que, soit de son vivant, soit après sa naissance au ciel, une communauté cénobitique plus grande se forma. Sans doute saint Tudy son disciple se retira-t-il ensuite à l'Île de Groix et à l'Île Tudy, dans l'estuaire de la rivière de Pont l'Abbé. Au temps de l'invasion barbare des Normands, ses reliques quittèrent la Bretagne et furent déposées à Bourges en 878. Cependant, un comte de Penthièvre du douzième siècle en rapatria une partie, obtenant son chez pour le sacraire de

l'abbaye de Beauport qu'il construit près de Paimpol. Depuis la destruction de cette dernière au cours de la Révolution Française, il est conservé en l'église voisine de Plouezec où il peut être vénéré.

Auparavant, avant le schisme papal et l'invasion franque, des moines chrétiens orthodoxes de Bretagne portèrent quelques unes de ses reliques dans la région lutétienne. Ils bâtirent une chapelle qui lui fut dédiée, tout près de Vincennes. Le nom de saint Mandé en est une francisation. Cette chapelle de « saint Mandé » devint plus tard un prieuré dépendant de l'abbaye de Saint-Magloire de Paris. Curieusement et sans doute providentiellement -aux yeux du Seigneur, « mille ans sont comme un jour »- saint Maudez retrouve « la route de saint Magloire », route passant par l'église paroissiale lutétienne de la Sainte-Trinité, où se rassemblent, aujourd'hui, les chrétiens orthodoxes de Paris fidèles à la Foi des saints Pères. Ses reliques peuvent toujours être vénérées à Saint Mandé, ville qui porte son nom.

Il y avait aussi, dans le pays de Dinan, près de Corseul, une église dédiée à saint Maudez. On y voyant encore à la fin du siècle dernier quelques vestiges de cloître.

Quoique réduits, dans l'esprit des contemporains, à un simple nom sur la carte, les saints déifiés qui furent les dieux chrétiens de l'ancienne Gaule - « J'ai dit : Vous êtes des dieux, vous êtes tous fils du Très-Haut »- continuent d'exercer leur protection toujours vivante sur les lieux qui leur furent consacrés. Les prières devant Dieu n'oublient aucun des habitants, « pour voir s'il y a quelqu'un qui soit intelligent, qui cherche Dieu ». Comme une source cachée, la grâce dont ils détiennent les trésors, se remet à couler dès qu'ils sont invoqués dans la pureté de la foi, fût-ce par les pécheurs que nous sommes.

Saint Maudez est devenu l'un des saints que l'on peut dire « universels » en Bretagne. Il patronne Coatascorn, Duault, Hengoat, Henvic, Landebaeron, Lanmodez, Lanvadan, Du Juch, Saint Maudé, Laniscat : en comptant toutes ses chapelles, on peut dire qu'il a donné son nom à une soixantaine de sanctuaires. Un hameau du Trégor (près de Plouaret) porte également son nom.

Si tous ses frères étaient morts, Maudez avait conservé une sœur, Juvette, qui vint le rejoindre sur le continent. A Henvic, où on les honore conjointement, leur prière délivrait les possédés, rendait le vue et l'ouïe ; elle ressuscité même d'entre les morts un jeun *tiern* de la contrée, préservant aussi les animaux et le blé de ces pauvres gens.

Saint Maudez est fêté le 18 novembre. Qu'il inspire aux chrétiens orthodoxes de Bretagne et d'ailleurs qui le prient, le saint désir de prendre notre seul Seigneur et Sauveur Jésus Christ comme mesure absolue de toute chose.

En toi, Père, s'est conservé sans défaut

la divine image.

Prenant ta croix, tu as suivi le Christ.

Par tes œuvres, tu as enseigné

à mépriser la chair qui passe

et à ne s'occuper que de l'âme immortelle.

Aussi ton esprit, ô bienheureux Maudez, se réjouit-il avec les anges.

(Tropaire des saints ermites)

http://orthodoxesbretagne.blog.free.fr